

XAVIER RAVIER

*Maître de recherche
au Centre national
de la Recherche scientifique*

Espace linguistique français, espace linguistique occitan

Permettez-moi d'indiquer d'entrée de jeu les limites que j'entends assigner à mon propos.

Le point de vue dont je me réclame ici, en toute humilité d'ailleurs, est celui d'un linguiste que sa formation, son expérience, ses travaux et ses goûts ont orienté vers l'étude des *realia*.

Quant au sujet que j'ai choisi de traiter, à savoir « espace linguistique français, espace linguistique occitan », peut-être vous paraîtra-t-il n'avoir qu'un rapport indirect sinon lointain avec l'un des thèmes qui dominent les travaux de cette rencontre : la langue française dans ses relations avec l'identité culturelle de tel pays ou de telle région.

Mais si j'ai pris le parti que je viens de dire, c'est en raison d'un scrupule à la fois méthodologique et épistémologique qui trouve sa source dans l'incertitude, voire même l'inquiétude que je ressens devant la notion d'identité culturelle, laquelle occupe une position centrale dans le thème tel qu'il est formulé.

Si l'on entend par identité culturelle « la personnalité » intellectuelle, psychologique, morale, affective, comportementale à laquelle sont censés adhérer les membres d'une collectivité humaine, quelle que soit la taille de l'unité territoriale occupée par celle-ci, quartier, village, ville, région, nation, continent, il est bien connu que la détermination d'une échelle des valeurs reste grandement problématique : pour s'en convaincre, il n'est que de songer combien est ardue la définition de ces termes en *-tude* qui, sur le modèle de « négritude », tendent à s'introduire dans la

langue française : corsitude, francitude, etc. Un semblable problème se pose ou paraît se poser avec des mots comme « germanité, francité, hispanité, etc. ». De tels vocables, dans lesquels on n'arrive pas à bien démêler le dénotatif du connotatif, à quoi s'appliquent-ils vraiment ? A des caractéristiques qui, en dehors du langage dont l'existence s'impose de toutes les façons comme un fait, seraient objectivement observables ou au contraire à une totalité plus ou moins fluente, projection de notre imaginaire sur une réalité aux contours sans cesse fuyants ?

Pour lever la difficulté, peut-être cherchera-t-on à interroger l'anthropologie et, en accord avec la célèbre définition d'E. B. Tylor, verrons-nous dans la culture « ce tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes et toutes autres dispositions acquises par l'homme en tant que membre d'une société ». Mais aussitôt ne manque pas de surgir la grande, l'inévitable, l'éternelle question : quelle est la place du langage dans cet ensemble ? Certes, rien n'interdit de souscrire à l'assertion de Harry Hoijer selon qui « languages plays a unique role in the total network of cultural patterns, since, for one thing, it apparently functions together with most, if not all, other cultural behavior » « le langage détient un rôle unique dans le réseau des modèles culturels¹ car, au premier chef, ses fonctions s'exercent à l'évidence en conjonction avec la plupart, sinon la totalité, des autres comportements culturels », rien non plus n'empêche de faire sienne la remarque de Sapir aux termes de laquelle « [langage] does not as a matter of fact stand apart from or run parallel to direct experience but completely interpenetrates with it » « [le langage] à vrai dire ne reste pas à l'écart de l'expérience immédiate et ne suit pas son chemin parallèlement à elle, mais ils s'interpénètrent de manière totale »² : ces propositions, qui ont leur valeur du point de vue des conditionnements généraux auxquels se conforme l'être humain, laissent entière la question de savoir, touchant la détermination proprement dite des identités culturelles, où nous situerons l'instrument verbal en tant qu'il se réalise dans les diverses langues particulières. Férons-nous

1. Harry HOIJER, The Relation of Language to Culture dans *Anthropology Today*, The University of Chicago Press, Chicago-Londres, 1953, p. 556.

2. Edward SAPIR, *Language*, 1933.

de ces dernières les emblèmes éclatants, les signes distinctifs, les pierres angulaires de ces fameuses identités ? S'il en va ainsi, comment alors expliquer qu'il existe de par le vaste monde de nombreuses sociétés qui possèdent le même outil linguistique, sans que pour autant leurs cultures respectives sombrent dans une radicale indifférenciation ? A l'inverse, de quelle façon rendre compte du fait, fortement souligné par Uriel Weinreich, que « si la communication était limitée aux frontières des communautés linguistiques, il y aurait dans l'humanité autant de cultures différentes qu'il y a de langues. Cependant il n'en est rien »¹ ? Et dans l'hypothèse où la culture de tel groupe humain devrait son identité essentiellement à l'outil linguistique qui est le sien, quelle est la nature de la relation que celui-ci entretient avec celle-là ? Pour illustrer ces considérations, prenons un cas fort connu, celui des Basques : où et comment se fait le lien entre la vénérable langue euskarienne que pratique cette population et par exemple le jeu de pelote qui constitue la plus célèbre de ses activités festives — une activité intégralement culturelle donc ? Du reste, en ce qui concerne ces mêmes Basques, il n'est pas inintéressant de noter au passage que chez eux c'est le même mot qui désigne à la fois le rattachement à un parler et l'appartenance ethnique : *eskualdun* signifie en effet « qui parle basque » et « qui est Basque »². La réunion sous un lexème unique de la double référence à l'usage d'une langue et aux locuteurs de cette langue en tant qu'ils forment une population originale est sans aucun doute éclairante pour qui se préoccupe de l'interconnexion du linguistique et du culturel.

S'il y a un certain flottement en ce qui regarde le concept d'identité culturelle et le rôle qui revient à la langue en cette affaire, il n'en va plus de même, sauf exception, quand il s'agit de l'identité linguistique au sens strict : il est très souvent possible, même à un observateur profane, de déterminer ce que parle un individu, mais qui plus est de déceler d'où vient cet individu par ce qu'il parle. Cette constatation élémentaire, naïve, implique donc que le langage est susceptible de changer d'un

1. Uriel WEINREICH, Unilinguisme et multilinguisme dans *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1968, p. 647.

2. Jacques ALLIÈRES, *Les Basques*, coll. « Que sais-je ? », n° 1668.

endroit à l'autre en tant qu'il est le bien de communautés humaines occupant les cadres territoriaux que l'histoire leur a assignés et que la géographie ou l'écologie ont modelés, les deux aspects en cause n'étant en fait que les deux versants d'une seule et même réalité : autrement dit, variation linguistique et pluralité des territorialités linguistiques se prêtent, si j'ose ainsi m'exprimer, un mutuel fondement existentiel, lui-même générateur d'identité. C'est aux faits de cette nature, tels qu'ils se présentent dans notre pays, que je consacrerai l'essentiel de mon intervention : il se trouve d'ailleurs, pour des raisons qui apparaîtront en cours d'exposé, qu'en cette matière nous disposons d'un appareil conceptuel suffisamment élaboré et de matériaux sérieux. Si mon propos vous donne l'impression que je laisse un peu de côté le culturel au sens large, cela tient donc à ce que, ainsi que je le suggérais à l'instant, je considère le linguistique comme la base la plus sûre dans la recherche d'une définition des identités, cette attitude n'excluant naturellement pas que pour moi le premier comme le second soient les éléments d'un seul et même patrimoine — et j'appelle patrimoine la réunion des activités matérielles ou spirituelles, y compris la production verbale, des représentations, des affects, des conduites, des idéologies etc. par lesquels chacun de nous affirme son appartenance à l'ordre anthropologique en général et à une communauté précise en particulier.

J'ajoute que, s'agissant de la langue française dans les régions de France où vit une langue particulière, mon souci est de ne pas diluer la question à l'excès : c'est pourquoi je m'abstiendrai de vous entretenir de régionalisme linguistique, mais, ce qui est tout différent, je vous parlerai de régions linguistiques, étant bien compris que traiter de celles-ci ne reste valide qu'autant que n'est pas perdue de vue la référence à une réalité plus vaste, l'espace linguistique de la Gallo Romania dans sa totalité.

Je profite de ce préambule pour exprimer ma profonde gratitude aux organisateurs de la VII^e Biennale de la Langue française et en particulier à mon éminent collègue, le Pr Alain Guillermou, pour m'avoir donné l'occasion de prendre part à leurs travaux : je puis les assurer en retour que l'équipe de géolinguistique et de dialectologie du Centre national de la Recherche scientifique, formation qui a voulu que je sois son porte-parole ici, est plus que jamais décidée à établir avec eux

une collaboration étroite et suivie, comme elle vient de le faire avec le Conseil international de la Langue française dont je salue le président présent parmi nous.

La propriété que possèdent les caractéristiques langagières de changer d'un lieu à l'autre et par conséquent d'obéir à des répartitions spatiales trouve pour notre pays sa manifestation la plus spectaculaire dans la bipartition de la France romane en un domaine d'oc et un domaine d'oïl, avec à l'intérieur de ces deux grands ensembles une série de sous-ensembles nommés habituellement dialectes ou zones dialectales. A la vérité, peut-être vaudrait-il mieux parler de tripartition, puisque, comme vous le savez, dans les classifications communément acceptées on distingue un troisième secteur, celui du franco-provençal, lequel pose des problèmes que je ne puis évidemment pas aborder ici. De toutes les façons, il nous suffira de retenir la donnée fondamentale sur laquelle j'attirais à l'instant l'attention, à savoir, d'une part la coexistence d'une Gallo Romania septentrionale ou d'oïl et d'une Gallo Romania méridionale ou d'oc, d'autre part le fait que dans l'une comme dans l'autre on rencontre à chaque pas la diversité linguistique.

Pour ce qui est du tracé proprement dit de la frontière oc/oïl, il faut savoir que celui-ci est maintenant bien connu, en premier lieu grâce à l'enquête menée en 1873-1874 par de Tourtoulon et Bringuier — les conclusions en sont contenues dans une étude parue en 1876 sous le titre *Rapport sur la limite de la langue d'oc et de la langue d'oïl* —, grâce aussi à des recherches ultérieures auxquelles ont pris part plusieurs romanistes éminents.

Quant à ce que j'appelais tout à l'heure dialectes ou zones dialectales, il est permis sur un plan général d'attribuer leur origine à la poursuite, dans chacune des deux moitiés de la France linguistique, de la dynamique de différenciation qui au départ avait conduit à l'apparition d'une Gallo Romania septentrionale et d'une Gallo Romania méridionale. En ce qui regarde les conditions particulières dans lesquelles le processus en cause a abouti, avec la mise en place du paysage langagier de notre pays tel que nous le connaissons, je ne puis qu'invoquer une fois de plus les facteurs dont j'essayais de dresser la liste dans un travail de 1971, soit « le conditionnement biogéographique, les modes de vie, la civilisation traditionnelle, l'histoire ».

Ce panorama serait notoirement incomplet si je ne mentionnais pas la présence d'une forme linguistique tierce, le français régional qui, en pays occitan et en zone franco-provençale, est le résultat d'un contact prolongé entre la langue nationale et la langue vernaculaire : je suis de ceux qui pensent, avec mon regretté maître, ami et compagnon Jean Séguy, qu'il convient de lui reconnaître un caractère organique. Je me permets d'ailleurs de vous renvoyer à ce propos aux actes, dont la parution ne saurait tarder, de la rencontre de Sassenage : durant cette manifestation, une matinée avait été consacrée à l'étude de cette composante de notre patrimoine.

Comment a été jugée, ressentie, comprise cette situation linguistique gallo-romane dont je viens d'évoquer, trop rapidement sans doute, les aspects essentiels ?

Les éléments de réponse, outre qu'ils sont multiformes, restent dispersés entre les sources les plus diverses, écrits de professionnels certes, mais aussi témoignages de gens ayant à des degrés divers eu accès à la culture livresque, notables, érudits locaux, ecclésiastiques, fonctionnaires et ainsi de suite. Le document sur lequel je vais me baser est un article, fort connu des romanistes, publié à la fin du siècle dernier par l'illustre Gaston Paris : si j'ai retenu ce texte, en dépit du caractère plus que discutable des propositions qu'il contient, c'est parce qu'il m'a paru particulièrement représentatif d'une interrogation sur la nature et la raison d'être de la variation du parler, sur les conséquences de celle-ci du point de vue du statut de la langue tant à l'échelle régionale que nationale, bref j'ai considéré que l'analyse de ce document constitue une contribution importante à la connaissance de notre espace linguistique. Il m'arrivera aussi de recourir à d'autres témoignages dont j'indiquerai chaque fois les provenances.

A la fin du siècle dernier donc, Gaston Paris écrivait que les mots de français et de provençal, langue d'oïl et langue d'oc, « n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire » et, se gaussant de ceux qu'il désignait comme « les vaillants et consciencieux explorateurs [qui ont voulu] tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues », il argumentait à leur adresse de la manière que voici : « Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'ouest à l'est couperait la France en deux en passant par des points

absolument fortuits ? Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord de ceux du Midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. » Et à l'appui de ses vues, Gaston Paris en appelait à ce que nous pourrions nommer la preuve par la rupture de la compréhension : « Un villageois qui ne saurait que le parler de sa commune, dit-il, comprendrait sûrement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait en marchant plus loin dans la même direction et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local »¹.

Passons sur les implications scientistes de la théorie de Gaston Paris, passons aussi sur ses arrière-plans historico-politiques et demandons-nous ce qu'elle signifie pour qui s'intéresse aux territorialités linguistiques.

Une telle conception équivaut à présenter l'univers langagier gallo-roman comme un continuum à l'intérieur duquel, de proche en proche, on aurait une chaîne ininterrompue de mini-variations, de mini-ruptures, que la faiblesse de leur amplitude, cependant, empêcherait de compromettre l'homogénéité de l'ensemble — ce que Gaston Paris exprime par la métaphore de la tapisserie aux nuances insensiblement dégradées : autrement dit, c'est l'image d'un espace linguistique dans lequel sont annulées, neutralisées les oppositions, les différences, les tensions, qui nous est ainsi présentée, un espace linguistique pacifié en quelque sorte.

Que dire de cette thèse, dont l'idée centrale se heurte à l'évidence des faits, nul ne pouvant sérieusement mettre en doute la réalité de la frontière oc/oïl ?

S'agissant, qu'on me pardonne l'alliance de mots, de cette uniformité dans le discontinu en quoi, selon G. Paris, consisterait l'agencement de notre espace linguistique, plusieurs remarques viennent tout de suite à l'esprit.

1. Dans *Bulletin de la Société des parlers de France*, 3-5. Un extrait substantiel de ce texte, assorti d'une réponse, se trouve dans RONJAT, *Grammaire istorique (sic) des Parlers provençaux modernes*, Montpellier, 1930, t. I, pp. 2-4. V. aussi Jean FOURQUET, *Langue-Dialecte-Patois*, dans *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, p. 573.

Il est maintenant bien établi qu'à l'intérieur de chacune des deux moitiés du gallo-roman, et il en va de même pour d'autres domaines, se produisent en fait ici ou là des ruptures suffisamment importantes pour entraîner un changement plus ou moins brusque certes, mais effectif, du langage : celles-ci sont dues à l'accumulation de traits différentiels dans certains secteurs névralgiques et se traduisent sur le terrain par l'apparition de ce que dans notre jargon on appelle des faisceaux d'isoglosses, la configuration et le découpage des zones dialectales étant eux-mêmes liés à ce processus. En ce qui regarde la frontière oc/oil les choses se passent bien évidemment de la même façon, en d'autres termes se répète à l'échelle de la Gallo-Romania ce qui advient dans ses parties : en effet, c'est bien parce que le long ou à proximité d'une ligne qui, partant des environs de Libourne en Gironde, contourne le plateau central par le nord, puis, après s'être infléchié en direction du sud-est, aboutit aux Alpes quelque part au septentrion de Briançon, c'est bien, dis-je, parce que le long ou à proximité de cette ligne courent des isoglosses d'importance majeure qu'existe la bipartition sur laquelle l'accent est mis dans cet exposé. Et la fameuse frontière par laquelle se marque cette bipartition, nous voyons bien maintenant qu'elle n'est point une muraille, ainsi que l'écrit G. Paris : elle résulte en fait de la conjonction de plusieurs limites dont les tracés respectifs se déploient sur une bande de terrain plus ou moins large, la zone de latitude maximale occupant les portions les plus septentrionales des départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et du Puy-de-Dôme ainsi que l'extrême midi de l'Indre et l'extrême sud-ouest de l'Allier : dans cette région, qui en raison de sa forme a reçu le nom de croissant, on constate effectivement de spectaculaires interférences entre les parlers d'oïl et d'oc.

D'autre part, s'il est vrai que dans une évaluation purement statistique tous les traits par lesquels un domaine linguistique se distingue d'un autre sont mis sur le même plan, entrent dans le même bilan avec l'effet d'aplatissement qui en découle, il n'en va plus de même du point de vue qualitatif : certains de ces traits peuvent prendre non seulement pour l'observateur, mais aussi pour les locuteurs eux-mêmes, une valeur plus grande que les autres et devenir ainsi de véritables marqueurs de l'identité linguistique, tels en pays d'oc les produits du phonème F du latin : alors que

celui-ci s'est maintenu sous sa forme originelle dans la majeure partie du domaine, en Gascogne, c'est-à-dire à l'ouest de l'Occitanie, il a abouti à [h] — et il est bien connu que les Gascons, parfaitement conscient de l'importance de cette particularité, en jouent pour s'affirmer face à leurs voisins du Languedoc, ces derniers de leur côté considérant les premiers comme les porteurs d'une épaisse et irréductible altérité linguistique. De tels comportements, dont l'étude relève à la fois de la géographie des parlers et de la sociolinguistique, font l'objet d'une enquête systématique que notre équipe du C.N.R.S. poursuit dans toute la France sous ma responsabilité.

Force est donc d'admettre que l'espace linguistique ne prend pas les apparences d'une tapisserie dont les teintes se marieraient dans une subtile et apaisante harmonie : à la métaphore du textile et des couleurs qu'utilise G. Paris, je substituerai volontiers celle d'un relief avec ses contours, ses fractures, ses accidents dont l'agencement détermine parfois les configurations les plus inattendues. Souvenons-nous aussi que dans l'appréciation des faits de cette nature, il y a lieu de prendre en compte le sentiment des sujets parlants eux-mêmes, comme nous l'avons vu avec nos Gascons et nos Languedociens d'il y a un instant.

J'ouvre ici une parenthèse pour souligner combien il est intéressant de noter, touchant l'image que l'on a pu se faire de nos univers langagiers de France, que cent ans avant G. Paris le sens de leur diversité, de leur variété était bien ancré chez des gens dits cultivés, chose d'autant plus remarquable que ces personnes, adeptes la plupart de la philosophie des Lumières, avaient adhéré sur le plan de la politique linguistique et culturelle à l'idéologie régnante, jouant la carte du national contre le régional ou le local : nous relevons par exemple dans plusieurs des réponses faites à la célèbre enquête de l'abbé Grégoire sur les patois (1790) un souci de décrire la personnalité des parlers indigènes, de les identifier dans leurs particularités, comme en témoigne cette très révélatrice analyse due au correspondant de Bergerac : « La langue française n'est pas la langue du peuple en Périgord, où il y a trois patois bien distincts, du moins quant à la prononciation. Dans le haut vers Sarlat on termine presque tous les mots par *o*, *del po* pour du pain, *un bio* pour un bœuf ; dans le bas vers Périgueux, on les termine en *a* fortement prononcé, *una maison* pour une maison,

una cruchada, una castagna ou *stagna* ; entre les deux, vers Bergerac et le Drot, la prononciation est moins rude, parce que cette partie du Périgord touche à la gavacherie (la gavacherie occupe de quinze à vingt lieues en carré entre Duras, Bazas et Agen, les paroisses de la gavacherie étaient partie au diocèse de Bazas, et partie à celui d'Agen. On les appelle gavaches ou gaves d'où ils sont venus et il est vraisemblable que grande partie des Saintongeais sont venus du même point) où l'on parle français à peu près comme en Saintonge ; mais tout le monde s'entend assez bien quoiqu'on sache d'abord d'où est celui qui parle. Dans tous ces patois, presque point d'*e* muet, et le peuple qui lit ou parle français prononce toujours *celui, demain, retiré*, etc. Les trois patois partagent presque le département de la Dordogne en parties égales. »

A la question « ce patois a-t-il une origine ancienne et connue ? », le même correspondant apporte la réponse que voici : « Il est difficile d'assigner l'origine et l'époque de tous ces patois. Il paraît que les longues guerres des anglais ayant dégarni d'habitans les frontières du Périgord, ce furent des gens du Quercy qui vinrent arrenter les terres du Haut Périgord et les Limousins celles du Bas. Les baux à rente sont presque tous en effet de cet âge. » Cette explication, qui consiste à établir une relation entre les circonstances du peuplement et les particularités dialectales, est très étonnante pour l'époque : la démarche qu'elle implique, dans tous les cas, ne serait pas démentie quant à son principe par un chercheur de maintenant. Et j'en profite pour dire au passage qu'à mes yeux l'enquête Grégoire, en raison de son importance pour la connaissance de notre patrimoine linguistique, méritait mieux que le décevant et pédantesque ouvrage que lui ont consacré en 1975 MM. de Certeau, Julia et Revel¹.

Et que dire du caractère prétendument fortuit du tracé de la limite oc/oil, sur lequel insiste G. Paris ?

Dès 1911 Morf avait tenté de rendre compte du double fait que cette fameuse limite coupe la France dans le sens est-ouest et que la plus grande partie du Massif

1. Michel de CERTEAU, Dominique JULIA, Jacques REVEL, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, coll. « Bibliothèque des Histoires », Gallimard, Paris, 1975.

central se trouve englobée dans la gallo-romanité méridionale : les points de vue de ce savant sont maintenant rejetés, mais ils sont à l'origine d'une recherche qui allait aboutir tout récemment, ainsi que nous le verrons dans un instant¹. Après Morf, Auguste Brun avec sa théorie du substrat prélatin² et von Wartburg avec celle du superstrat germanique³ essayèrent chacun pour leur compte de dégager un principe unitaire d'explication : les polémiques entre ces deux hommes éminents sont célèbres dans notre confrérie. Il fallut attendre l'année 1970 pour que le romaniste allemand Bodo Müller reprenne la question à la base et propose des vues tout à fait nouvelles : celui qui vous parle a eu l'avantage d'assister au premier exposé public fait par ce chercheur de ses idées et a eu aussi le privilège de s'en entretenir avec lui à l'occasion d'un inoubliable séjour au *Romanisches Seminar* de Heidelberg.

Bodo Müller, après avoir mis en évidence les points faibles que comportent les théories avancées par ses illustres devanciers, a réuni de nombreux témoignages historiques qu'il a soumis à un rigoureux examen, ce qui lui a permis de démontrer non seulement que la frontière oc/oïl n'est pas le produit du seul hasard, mais aussi « qu'une ligne de démarcation avait existé [en Gaule] 500 ans déjà avant l'arrivée des Francs ». Celle-ci allait en gros du Morvan jusqu'aux contrées sises du côtés de l'estuaire de la Loire, autrement dit elle suivait le trajet à proximité duquel se ferait plus tard la cristallisation de la frontière oc/oïl. Cette ligne de démarcation était aussi, pour reprendre l'expression de Bodo Müller, une véritable « marche séparante », caractérisée dans l'Antiquité par l'extrême faiblesse du peuplement, elle-même consécutive à la présence d'obstacles naturels suffisamment considérables pour faire échec à l'occupation humaine : les relations des anciens nous apprennent en effet que cette zone était encore, à l'époque gallo-romaine, vers l'est un pays de denses massifs

1. H. MORF, *Zur sprachlichen gliederung Frankreichs*, Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1911. V. aussi C. MERLO, *La Francia linguistica odierna e la Gallia di Giulio Cesare*, Rendiconti dell'Accademia d'Italia, vol. 11, 1940, pp. 65 et ss.

2. Auguste BRUN, Linguistique et peuplement. Essai sur la limite entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc, *Revue de Linguistique romane*, XII (1936), pp. 165-251.

3. W. v. WARTBURG, *Die Ausgliederung des romanischen Sprachräume*, Berne, 1950. Traduction française en 1967 sous le titre *La fragmentation linguistique de la Romania*.

forestiers, vers l'ouest une vaste région de marais dont le Poitou actuel conserve les reliques. De part et d'autre de cette ligne de démarcation ou de cette marche séparante, comme l'on voudra, se seraient manifestés dès l'origine deux courants de romanisation différents et différenciateurs : « Le Midi jusqu'à la zone de la Loire, écrit B. Müller, garde ou reçoit à l'ouest, par l'intermédiaire du bassin de la Garonne, un latin plus archaïque ; le Nord reçoit, d'abord par l'intermédiaire de Lyon, plus tard par l'intermédiaire d'un centre plus septentrional, un latin plus progressif. Les deux vagues se contactent enfin, assez tard, sur les bords de la Loire. » En d'autres termes, le clivage entre langues gallo-romanes était déjà inscrit dans le modelé culturel que la latinité imprimait à la Gaule et il allait connaître sa réalisation définitive dans le cadre de ce que les historiens actuels, à la suite de Fernand Braudel, nomment « la longue durée » : « la bipartition linguistique de la France commence avec la romanisation même », déclare encore B. Müller¹.

Au demeurant, même s'il n'était pas possible d'expliquer les origines et le tracé de notre limite, c'est-à-dire si celle-ci prenait cette apparence de totale fortuité que se plaît à souligner G. Paris, y aurait-il lieu de s'en émouvoir outre mesure ? Il est bien connu par exemple que la ligne séparant le basque du roman chemine du côté français de la manière la plus inattendue, allant jusqu'à couper en deux des villages ou des bourgs, n'épousant pas le contour des obstacles naturels, ainsi que le montre la carte que je vais faire circuler : or ici ce n'est plus d'une frontière entre langues de la même famille qu'il s'agit, mais bel et bien d'une frontière entre langues génétiquement irréductibles, le basque, comme chacun sait, n'étant même pas indo-européen. J'ajoute que parler dans ce cas précis de points de passage « absolument fortuits » est sans doute méthodologiquement dangereux : même si elle demeure hors de notre atteinte, il doit y avoir une explication à ce tracé d'allure si capricieuse.

Quant à la preuve par la compréhension décroissante dont se prévaut G. Paris, je suis loin d'être convaincu de sa validité : le marcheur villageois que l'illustre

1. Bodo MÜLLER, La bipartition linguistique de la France (mise au point de l'état des recherches), *Revue de Linguistique romane*, t. 35, 1971, pp. 17-30.

romaniste met en scène dans son exemple en forme de parabole ne devrait pas être le seul en chemin, il faudrait aussi que d'autres randonneurs, partis des horizons les plus divers du domaine, se mettent en route et éprouvent la difficulté ou l'impossibilité de communiquer avec les gens qu'ils rencontrent après avoir parcouru sensiblement la même distance, ce qui supposerait que la capacité de pénétrer le parler des autres serait liée à un processus linéaire, bi ou multilatéral et serait fonction de la distance géographique. Or, il ressort de recherches menées en 1971 dans le sein de l'équipe toulousaine de dialectologie que cela demeure hautement improbable : à la faveur d'une série d'enquêtes que j'ai moi-même pratiquées sur le terrain, j'ai vite découvert que les locuteurs dialectophones de localités situées de part et d'autre d'un domaine linguistique — il s'agissait en l'occurrence de la Gascogne — peuvent ne pas saisir de la même façon le parler distal : autrement dit, j'ai expérimentalement constaté qu'il arrive que sur un axe A-B les gens de A entendent mieux le langage des gens de B que ceux de B n'entendent le langage de A. La compréhension, il vaudrait d'ailleurs mieux dire l'intercompréhension, échappe donc en partie à la double loi de la linéarité et de la biunivocité et reste en grande partie indépendante du facteur distance : le marcheur de G. Paris pourrait très bien, à quelques kilomètres à peine de chez lui, se heurter à un véritable écran linguistique, alors que s'il avait pris une autre direction, il aurait continué à saisir des formes idiomatiques de plus en plus éloignées de son lieu d'origine¹. De telles disparités dans la relation avec le langage des autres ou d'ailleurs, qui s'expliquent sans doute mais non totalement par le fait que la surface linguistique n'est point ce dégradé très progressif, ce discontinu uniforme à quoi voulait la ramener G. Paris, de telles disparités, dis-je, ont été observées dans des univers qui ne sont pas les nôtres, l'immense archipel de langues amérindiennes par exemple, avec la Colombie où Jean Caudmont s'est trouvé confronté à deux types de situations, soit que la communication s'exerce entre groupes dont les idiomes respectifs présentent des différences considérables, soit que la

1. XAVIER RAVIER, *L'incidence maximale du fait dialectal*, Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux, Colloques nationaux du Centre national de la Recherche scientifique, n° 930, Strasbourg/Paris, 1973, pp. 43-59.

compréhension reste impossible ou purement unilatérale dans des populations dont les habitats sont voisins et les langues très proches parentes¹.

J'ai tenu à privilégier jusqu'à maintenant le point de vue du linguiste, ce qui ne saurait exclure que je cherche aussi à jeter sur les faits dont j'ai parlé un autre regard, celui que me donne ma qualité de membre de la communauté gallo-romane. Aussi, permettez-moi de laisser un moment la place à l'idiome de mes origines, à l'idiome du sud de la France.

En 1936, le poète d'expression occitane Antonin Perbosc (1861-1944) évoquait la langue d'oc dans les termes que voici : « Cent parlars que ne fan qu'un ; cent parlars e mai cadun a l'encòp escars e ric, s'endevenent ric-a-ric al terraire ont es nascut, ont a milanta ans crescut sus la boca dels pacans coma la bauca suls camps, sens consir de çò que i a que se solelha al delà de son cercle d'orizont, cadun sa sola cançon, cadun son fòc e son lum, e cadun tanben son fum...

« ... Lo parlar del pòble viu, liure e franc coma un auriu polin alargat al prat ; aquò es quand serà ferrat, bridat —, ardit e manèl, domde e drud — que farà bèl lo veire còrrer. Es atal qu'al parlar campèstre cal donar bon plèc per amòr que s'enaure a la belor, a la vertu, al trelutz de la lenga dont es plus que l'ombra. Aquí lo pretzfach : i a sens aquò res de fach. »

« Cent parlars qui n'en font qu'un ; cent parlars et plus, chacun pauvre et riche à la fois, s'accordant pleinement au terroir sur lequel il a pris naissance, où durant mille ans il a grandi sur la bouche des paysans comme l'herbe sur les champs, sans souci de ce qui survient sous le soleil qui se lève au-delà de son horizon, à chacun son feu et sa lumière, à chacun aussi sa fumée...

« ... Le parler du peuple vit, libre et franc comme un ombrageux poulain lâché dans le pré ; mais quand on lui aura mis fers et bride — hardi et apprivoisé, dompté et vigoureux — alors il sera beau de le voir courir. Ainsi faut-il donner bon pli au

1. Jean CAUDMONT, *La situation linguistique en Colombie, Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 1188-1202.

parler terrien afin qu'il se hausse à la beauté, à la vertu, à l'éclat de la langue dont il n'est plus que l'ombre »¹.

Cette fort belle page, que l'on pourrait, j'en suis convaincu, appliquer moyennant quelques minimales adaptations à la parlure d'oïl, nous révèle de notre espace linguistique une nouvelle image.

Persbosc, en établissant l'équivalence entre les terroirs et les parlers qui y vivent, introduit la dimension de l'enracinement dans et par le langage, j'oserai même dire la dimension de la proximité fraternelle du vécu et du nommé de chaque jour — et combien à cet égard sont éloquentes dans leur émouvante évidence les références à l'herbe, au feu, à la lumière, combien est parlante la métaphore du poulain. Quant au dialectologue, lui aussi dans sa vie d'homme de terrain il rencontre ce visage des choses : bien des fois, au cours de mes multiples enquêtes dans nos villages des plaines, des plateaux, des montagnes et des vallées, j'ai perçu cette identité d'une parole singulière et du lieu terrien où se déploie cette parole.

Mais, et c'est non moins important, Persbosc, s'interrogeant sur la relation des parlers locaux à la langue qu'ils incarnent, n'hésite pas à proclamer la transcendance de celle-ci par rapport à ceux-là : « Cent parlars que ne fan qu'un » « cent parlers qui n'en font qu'un » déclare-t-il d'emblée. Qu'est-ce à dire, sinon que derrière l'espace visible, géographique, horizontal dans lequel s'inscrit le langage en sa diversité et en sa quotidienneté, se trouve un autre espace, idéal mais nécessaire, celui de l'institution linguistique elle-même, espace de convergence où les multiples caractéristiques locales, au lieu de se juxtaposer purement et simplement les unes aux autres sont comme autant de cellules concourant à la cohérence de l'organisme auquel elles appartiennent. Il s'ensuit que dans la considération des problèmes qui nous occupent, on ne s'en tiendra pas à la seule dynamique de la variation langagière, on fera aussi intervenir la dialectique de l'un et du divers, du particulier et du général, cette dialectique dont on sait depuis de Saussure qu'elle s'accomplit à travers un réseau de dichotomies, à commencer par la plus célèbre d'entre elles, langue/parole,

celle-ci en amenant d'autres comme compétence/performance, expression/contenu, forme/ substance, système/réalisation, et sur le plan qui nous occupe idiome/parler local, dialectalité/supradialectalité, etc. Mais il est non moins vrai que si l'institution linguistique surmonte et subsume la diversité langagière, celle-ci en première comme en dernière instance, parce qu'elle est inhérente à l'activité verbale, représente le lieu vrai où se réalise et se nourrit notre pouvoir de dire, de nommer, d'exprimer. Il en résulte que s'agissant de ce que d'aucuns appellent une politique de la langue, il faudrait enfin dans notre pays opter pour une voie résolument pluraliste, respectueuse des idiosyncrasies locales ou régionales, choisir la diversité parce qu'elle est la vie, le mouvement, la nature des choses, et aussi parce qu'elle reconduit à chaque instant l'insondable, merveilleuse et originelle polygénie fondatrice des langues, il faudrait en un mot assumer sans le moindre complexe d'infériorité notre naturelle polyglossie gallo-romane, laquelle à tout prendre vaut mille fois mieux que l'artificielle, stupide et insipide franglophonie dans laquelle on tend à nous enfermer : telle est à mes yeux la condition majeure à laquelle il convient de se conformer si l'on veut préserver ce que Hölderlin désignait comme *das Vaterländisch*, terme que je suis tenté de traduire par le néologisme « patrimonialité », une façon plus adéquate, je le crois, de nommer l'identité.